Le Dernier frère de Nathacha Appanah : l'internement des Juifs à la prison de Beau-Bassin, à l'Île Maurice - une subalternité oubliée par la grande histoire

Vina Tirven-Gadum, Université Athabasca

Le Dernier frère, publié aux Editions de l'Olivier en août 2007, est le roman le plus récent de Nathacha Appanah, jeune auteure Indo-Mauricienne. Il a remporté le Prix de la FNAC en 2007, le Prix Culture et Bibliothèques Pour Tous¹ en 2008, le Prix des lecteurs du magazine français *L'Express* en 2008, aussi bien que le Prix des librairies du Québec en 2008. À sa parution le *Magazine L'Express* a évoqué l'introspection et le lyrisme du roman qui, tout en chantant une ode à l'Île Maurice, livre un combat pour la mémoire et l'histoire des sans voix, des oubliés de l'histoire et du passé, c'est-à-dire les identités refusées et refoulées par les autorités coloniales. Or, ce roman, qui a pour cadre l'Île Maurice, n'offre nullement une vision idéalisée ou édénique de l'Île Maurice contemporaine ; il ne se penche pas sur la grande réussite économique et vertigineuse de ce pays qui est passé les dernières décennies, avec succès, à la construction d'une économie diversifiée, à un système politique démocratique et à un solide filet de sécurité sociale, qui fournissent une éducation gratuite jusqu'à l'université pour tous ses citoyens, le transport gratuit pour les écoliers et la gratuité des soins – y compris la chirurgie cardiaque – pour tous. Au contraire, dans ce roman, Appanah a choisi d'exhumer une page d'histoire qui est très peu connue, honteuse, enfouie dans les pages de la grande histoire et qui a été occultée et mise aux oubliettes.

Le roman se concentre sur le destin des minorités souffrantes, des enfants victimes, de prolétaires exploités et de peuples humiliés qui se rejoignent dans la même situation de déportation et d'exil, presque tous victimes de situations qui les dépassent. Citons à cet égard les propos de Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo qui affirme qu'Appanah « met en scène une forme de subalternité qui entre en conflit avec les représentations que le lecteur peut avoir de l'île Maurice, de l'accession d'une île colonisée à l'indépendance, de l'hybridité qui ne recouvrira pas ici les formes utopiques qu'on veut parfois lui faire endosser » (1). En premier lieu, il s'agit du sort d'un millier d'émigrants juifs partis d'Europe centrale en 1940, refoulés par les autorités britanniques

de Palestine et internés en prison à l'Île Maurice pendant toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale. On pourrait dire que, dans une certaine mesure, *Le Dernier frère* se rapproche du livre de Franz Fanon *Les Damnés de la terre*, car dans les deux cas, les personnages sont pris dans le maelstrom et le cataclysme de la violence qui ont « présidé à l'arrangement du monde colonial et qui [ont] rythmé inlassablement la destruction des formes sociales [...] démolé sans restrictions les systèmes de références de l'économie, les modes d'apparence, d'habillement [...] du nazisme et [qui ont] transformé la totalité de l'Europe en véritable colonie » (99).

Le Dernier frère livre donc un combat pour ces nombreuses identités refoulées et marginalisées par les autorités coloniales, aussi bien que par l'histoire. Il se penche, comme nous le verrons plus loin, sur des enfants en situation de marginalisation. Mais *Le Dernier frère* est, avant tout, l'histoire d'une amitié entre deux « frères » d'élection, vue par le regard d'un enfant que la vie n'a pas épargné, mais qui est racontée dans un récit récapitulatif par le vieil homme qu'il est devenu aujourd'hui. C'est donc un roman à deux voix : d'abord, celle du narrateur « intradiégétique » du récit, Raj adulte et ensuite celle de Raj jeune enfant qui fait la rencontre de David. Comme l'écrit Magdelaine-Andrianjafitrimo, il s'agit de l'histoire de deux enfants issus de subalternités différentes « qui s'unissent et se reconnaissent dans la fraternité de leur misère » (2).

Raj, l'adulte, a presque soixante-dix ans et se rappelle à petites doses son enfance, lorsqu'il a découvert, sans les comprendre, les réalités brutales du monde en 1945 (l'époque de la Deuxième Guerre mondiale en Europe) ; il se souvient de ses deux frères morts brutalement et de son amitié avec David, petit garçon venu il ne savait d'où, mais qui rêvait d'aller à Eretz en Palestine : « Mais quand je me souviens de ces jours d'été 1945, quand je parle de David, mon cœur est lourd, ma tête fourmille et je voudrais pleurer tellement les regrets m'assaillent » (87), dit-il. Raj raconte donc l'histoire de cette amitié et de ce petit garçon, histoire dramatique qui, pourtant, lui redonne de l'espoir. Lorsque l'histoire commence nous sommes dans un présent bien établi, soit en 2005 ou 2006. Un matin, Raj ancien professeur à la retraite fait un rêve étrange :

J'ai revu David hier. J'étais dans mon lit [...]. Je ne sais pas pourquoi j'ai tourné la tête vers la porte [...]. David n'avait pas fait de bruit pourtant [...]. Il avait pris une pose nonchalante, les pieds légèrement croisés, les mains dans les poches. Une sorte de lueur tombait sur une partie de ses

cheveux et ses boucles brillaient. Je l'ai senti heureux de me voir, après toutes ces années. Il m'a souri [...] David s'est avancé [...] il était grand, fort, adulte. [...] J'ai vraiment su alors que je rêvais [...] La dernière fois que je l'avais vu, il avait dix ans. (7-9)

L'apparition subite de ce jeune David précipite le processus du souvenir chez Raj et, du même coup, la narration ; elle constitue le moment déclencheur de l'intrigue. A partir de ce rêve, le souvenir d'une amitié entre Raj, enfant, et David resurgit dans un retour en arrière qui reconstituera progressivement les circonstances de la rencontre entre deux enfants. Raj téléphone à son fils informaticien et lui demande de le conduire au cimetière de Saint-Martin. Une fois arrivé, Raj se recueille sur une tombe qui porte pour seule inscription « David Stein 1935-1945 ». Raj raconte ce qu'il n'a pas pu dire pendant plusieurs décennies. Il revient sur son enfance et se remémore sa rencontre avec celle d'un petit garçon juif mort en 1945 à l'âge de huit ou neuf ans à l'Ile Maurice.

Vers 1944, Raj est âgé de neuf ans ; il vit avec ses parents dans le village de Mapou au nord de l'Ile Maurice, alors colonie anglaise. Très pauvres, ils habitent dans un camp misérable pour laboureurs, où même la nature conspire à nuire aux habitants de l'endroit : la terre est couverte d'une poussière rouge et âcre qui ensevelit les maisons, d'énormes rochers fendent la terre rougeoyante et éclatent les pieds. La pluie est un monstre : « on la voyait prendre des forces, accrochée à la montagne, comme une armée regroupée avant l'assaut, écouter les ordres de combat et de tuerie » (18-19). Raj a deux frères, Anil âgé de dix ans, et Vinod, âgé de huit ans, qu'il adore plus que tout au monde. La relation entre ces trois frères est presque idyllique ; leur fratrie est faite d'amour, de protection mutuelle, de solidarité qui les protège :

il y avait un petit bois que nous traversions [...]. Anil ouvrait la marche, Vinod la fermait, [...] Ce sentier me semblait merveilleux [...]. Des papillons venaient se poser tout près et nous nous arrêtons pour les regarder, émerveillés par leurs couleurs entremêlées et je suis sûr que chacun d'entre nous, à ce moment - là, rêvait de se transformer en papillon : se vêtir de couleurs, s'alléger et s'envoler. (24)

Mais la vie du petit Raj et de ses deux frères est faite de violences quotidiennes : leur père est un vulgaire coupeur de canne travaillant sur une propriété sucrière. Ivrogne et mécontent de son sort, il brutalise sa femme et ses enfants. Or, par un jour de pluie diluvienne, alors que les trois frères reviennent de la rivière avec leurs seaux remplis d'eau, Anil et Vinod sont emportés par les eaux sous les yeux de Raj et sont tués sur le

coup, tandis que Raj, le plus chétif des trois, s'en sort miraculeusement. Traumatisée par cette tragédie, la famille quitte Mapou et s'installe dans la ville de Beau-Bassin dans une maison enfoncée dans la forêt de vert épais. Raj fréquente l'école du quartier et devient l'un des meilleurs élèves de sa classe. La violence du père continue de plus belle, mais Raj a une mère lumineuse et il constate, à l'hiver de sa vie, qu'il a su résister et mener à bien sa vie grâce, en partie, à cette mère douce, compatissante et aimante qui a su compenser les défauts du père. Raj la compare à une fée que l'on trouve dans les contes merveilleux pour enfants, capable de soigner les malades avec ses décoctions et commander les oiseaux et les plantes : « Ma mère a été la chance de ma vie. [...] avec elle à mes côtés pendant mon enfance, je ne suis devenu ni fou ni méchant ni désespéré » (103). Le père trouve un emploi comme gardien dans la prison de Beau-Bassin. Jusqu'aux vacances de l'année 1944, Raj n'a jamais vu cette prison qui selon les dires de son père abrite des gens dangereux ; Raj raconte comment en parlant d'eux, son père

avait fait des grands A, des grands O et des grands E aux mots qu'il disait tout en me secouant. Sa bouche et ses yeux s'ouvraient en même temps, [...] quand je le voyais partir le matin, dans son uniforme, je voulais plus que tout le suivre et voir comment il enfermait dans sa grande prison les dAngErEux, les mArrOns, les vOIeurs et les mÉchAnts. (48)

Poussé par la curiosité, Raj tourne autour de la prison, se cache sous les broussailles, épie et surveille. Et là, derrière les barbelés de cette prison, il découvre un camp de réfugiés. Lui, qui s'attendait à voir des cages, des barrières, des cadenas, des chaînes et des policiers, lui qui s'était imaginé des cris, des chiens, des gens dangereux aux yeux jaunes, voit au contraire des hommes, des femmes et des enfants, tous des Blancs, maigres, pâles et chétifs qui ne ressemblent en rien aux voleurs et assassins habituellement « pensionnaires » de ce genre d'établissement. Ils portent des vêtements sales, chiffonnés, trop grands pour eux et traînent les pieds en silence.

Raj repère aussi parmi eux un petit garçon frêle, triste et solitaire, aux cheveux magnifiques et brillants « comme un bouquet de fils d'or » (57). Lorsque ce petit garçon se met à sangloter, Raj donne libre cours à son chagrin et pleure ses frères, lui aussi : « Je les connaissais très bien ces pleurs qui font hoqueter [...] ces pleurs qui sortent comme de nulle part [...] ces larmes qui montent et contre lesquelles on ne peut rien. J'ai enfoui ma tête dans les feuilles et j'ai pleuré, comme lui à quelques mètres de moi » (58). Lorsque le regard des deux garçons se croise, l'attirance est immédiate et des plus intense, malgré les

barbelés et la langue qui les séparent. Ils deviennent deux frères réunis dans le malheur : « je l'ai simplement regardé avec des yeux exorbités et rouges et une tête de sauvage. Il a continué à me sourire. J'ai alors fait un sorte de petit salut de la main » (59). Raj ne sait pas qui est ce mystérieux petit garçon enfermé à la prison de Beau-Bassin et qui semble être fait « pour un métier noble, pianiste ou poète » (126), mais il décide, du coup, que ce garçon deviendra son « dernier frère », celui qui pourra peut-être combler le vide laissé par ceux que Raj a perdus, celui qu'il aura pour mission de protéger.

Un jour alors que le père de Raj l'a battu un peu plus fort que de coutume, causant des lésions corporelles – nez cassé, cotes enfoncées, des hématomes et une bouillie bleue à la place des lèvres – le père l'emmène à l'hôpital de la prison pour le faire soigner. Là, il revoit le petit garçon blond et il s'établit entre eux « cette reconnaissance au premier regard, une identification physique, une reconnaissance du malheur, [...] comme si [...] personne ne pourrait, ici, m'enlever mes frères et me faire du mal » (74-75). Le petit garçon blond est malade, mais Raj réussit, quand même, à communiquer avec lui dans un français approximatif en faisant « beaucoup de gestes, de mimiques, un peu comme les sourds » (87) ; il apprend qu'il se nomme David, qu'il vient de Prague et que ses parents sont morts en allant vers « Eretz ».

A l'époque, Raj ne sait rien du monde ; pour lui Prague (et sans doute Eretz) sont des villages obscurs comme Mapou « perdus entre deux villes importantes [...] trop insignifiants pour être indiquées sur une carte » de l'Ile Maurice (80). En fait, Raj ne sait rien de la Deuxième Guerre mondiale ni de la déportation des Juifs : « Je ne sais pas si je dois avoir honte de le dire mais c'est ainsi : je ne savais pas qu'il y avait une guerre mondiale qui durait depuis quatre ans, quand David m'avait demandé, à l'hôpital, si j'étais juif, [...] j'ai dit non, parce que j'avais la vague impression que juif désignait une maladie » (88). Pour Raj, David est un cadeau tombé du ciel ; il sera son dernier frère et pourra remplacer ceux qu'il a perdus dans la coulée de boue à Mapou.

Pendant quelques jours à l'hôpital de la prison, les deux garçons la nuit, sortent de l'hôpital à la dérobée, se parlent pendant des heures, tandis que les jeux deviennent leur langage :

Pour lui dire que mes frères étaient morts, je l'ai imité, j'ai fermé les yeux et j'ai basculé la tête sur le côté. Mais alors, bien sûr, ce nœud qui s'est serré en moi est monté, monté, monté. Nous étions assis derrière l'hôpital,

sous l'auvent et, à cinq pas de nous, il y avait le mur de l'enceinte. Il tombait une pluie fine et drue et c'était ma dernière nuit mais je ne le savais pas encore. David, orphelin, exilé, déporté, emprisonné, atteint de malaria et de dysenterie, m'a réconforté. (88)

De retour chez lui, Raj regrette beaucoup l'absence de David. En janvier ou en février 1945, un cyclone s'abat sur l'Ile Maurice ; il dévaste l'école que fréquente Raj, détruit plusieurs bâtiments de la prison et aplatit les barbelés qui l'entourent ; mais la maison de Raj – enfouie au fond des bois – est épargnée. Raj, inquiet, court vers la prison pour revoir David. A l'insu de son père et d'autres gardiens de la prison, il aide David à s'enfuir et l'emmène vivre chez lui. Par ce geste, il pense pouvoir combler le chagrin de sa mère :

je pensais pouvoir effacer un peu le chagrin de ma mère en lui amenant un autre fils, je pensais que ce genre de choses était possible si on aimait vraiment, j'étais assez idiot pour croire que si Dieu enlevait ceux qu'on aime sans raison, il offrait autre chose pour compenser. Et cette autre chose, c'était David, évidemment. (145)

Mais soixante ans plus tard, Raj avoue qu'il n'a pas sorti David de prison parce que David était malheureux, mais plutôt parce que lui, Raj, était malheureux. Nous sommes en présence du regard innocent d'un enfant de dix ans, revécu par un homme mûr et désespéré de soixante-dix ans. Raj, l'adulte, se rend donc compte soixante ans après cette fugue, qu'il a contribué lui-même à confisquer à David la parole et un avenir : « Quand je repense à ça, [...] je me dis que si je n'avais pas fait cela, les policiers auraient découvert David, l'auraient ramené, auraient fouillé la forêt, consolidé la barrière » (113).

Reprenons encore une fois les propos d'Andrianjafitrimo, qui a signalé que la première rencontre entre David et la mère de Raj contient des lignes de pure poésie ; en s'approchant de sa mère, cette belle scène s'offre à leurs yeux

Ma mère tenait entre ses mains une perruche rouge. [...] la perruche s'est envolée [...] la perruche est redescendue en dessinant un cercle et elle s'est posée sur la tête de David. Il faut imaginer cet oiseau majestueux tout en plumes rouge vif et douces [...] se poser sur les boucles blondes de David, comme si de nos trois têtes elle avait choisi la plus accueillante. [...] Puis, la perruche s'est envolée en traçant d'une trainée rouge dans l'air le cercle que nous formions, ma mère, David et moi [...] on aurait dit qu'elle nous scellait [...] qu'elle nous bénissait. (120-121)

A notre sens, l'image de la perruche n'est pas gratuite ; au contraire elle est chargée de symbolisme. Presque toutes les mythologies du monde accordent une place de

choix aux oiseaux et les placent souvent au sommet de la hiérarchie au sein de groupes animaux ; aussi le vol de l'oiseau représente-t-il la liberté, par exemple dans le mythe grec d'Icare. L'oiseau symbolise aussi la liberté divine, il est un messenger des dieux et l'âme des hommes. Dans les hymnes sacrés de l'Inde antique, par exemple, les ailes des oiseaux représentent l'intelligence, tandis qu'en Egypte, les dieux ailés protègent les êtres en les recouvrant de leurs ailes. Pour le Christianisme, les ailes sont un symbole de la spiritualité et de l'aspiration de l'âme à la transcendance de la condition humaine. Quant au mystique Soufi Ibn Sinâ, il compare l'âme humaine à un oiseau prisonnier dans une cage, illustrant ainsi l'emprisonnement de l'âme dans le corps et les limites de l'existence humaine (Corbin 1980, 165-203). Remarquons aussi que pour Gaston Bachelard l'oiseau renvoie à une symbolique de l'élévation, de lumière ou d'aspiration à la pureté.

Il ne faut pas négliger, non plus, l'importance de la couleur rouge qui, pour les Hébreux, est employée dans une série d'expressions dérivées du mot « dam » signifiant sang et qui désigne la Vie. En Inde, Brahma, créateur du monde, est représenté en rouge et en Grèce, le rouge symbolise l'amour régénérateur. Dans l'art chrétien, le rouge symbolise le Saint-Esprit sous la forme du feu chargé du pouvoir de régénération et de purification des âmes. L'on devine alors que cet oiseau rouge représente la vie, l'état pur, aussi bien que la quête de délivrance – de David et de Raj – qui traverse tout le roman. L'auteure l'introduit dans le récit à travers des contrastes dramatiques, c'est-à-dire en décrivant les horreurs du cyclone dévastateur et en les contrastant à la beauté de la perruche qui vient se percher sur la tête de David.

Pendant quelques jours, Raj, David et la mère de Raj font l'expérience d'un vrai bonheur, jusqu'au moment où les policiers découvrent la fugue de David. Lorsque le père de Raj soupçonne que son fils a eu un rôle à jouer dans cette fuite, la vie de Raj et de David bascule de nouveau. Prenant la clé des champs, les deux garçons s'enfuient dans la forêt pour retrouver le village de Mapou. La mère de Raj les aide à s'enfuir, car elle perçoit leur départ comme une délivrance. Elle se trompe, mais Raj, l'adulte, l'a su bien trop tard : « Si ma mère avait su exactement ce dont il s'agissait, je veux dire la guerre, l'extermination des Juifs, les pogroms [...] si elle avait été une personne instruite, une femme du monde lisant les journaux et écoutant la radio, si elle avait été ce genre de femme là, aurait-elle laissé partir David ? » (138-139). Pendant trois jours, Raj et David

errent dans la forêt, perdent leur chemin, s'égarant plusieurs fois et tournent en rond sans aucun repère. Même la nature les trahit : les fruits dont ils essaient de se nourrir ne sont que « peaux pourrissantes, boules gluantes, dégoulinantes et puantes » (164) et l'eau qu'ils boivent pour assouvir leur soif est sale et boueuse.

David est très malade : il a des frissons, il tremble de fièvre, il souffre de maux de tête, de courbatures, de nausées et de vomissements ; et Raj ne sait pas que ce sont là les symptômes classiques de la malaria, qui peut être mortelle si son traitement est retardé et que les principales mesures de lutte contre cette maladie nécessitent un traitement urgent à l'hôpital. L'on comprend alors le cuisant souci des policiers de retrouver David le plus tôt possible. Après trois jours de marche, sans médicaments, David a des poussées de fièvre intenses qui se reproduisent à intervalles réguliers ; il y a une détérioration générale de son état, son corps s'épuise ; il a des convulsions et souffre sans doute d'anémie brutale, qui, avec la fièvre peut conduire au coma, et dans son cas à la mort. A un moment donné, David ne bouge plus. Raj, ne comprenant pas la gravité de la situation, pensant que David s'est sans doute endormi, l'incite à se réveiller afin qu'ils puissent reprendre la route vers Mapou :

j'ai commencé à crier. David ! Réveille-toi ! J'ai soulevé une de ses paupières et je me souviens de sa pupille verte qui était tout en haut [...]. Mais il restait immobile [...] je me suis accroché à lui et j'ai pleuré [...], je le suppliais de se réveiller [...]. j'ai passé mes bras sous ses aisselles, je l'ai soulevé, j'ai trainé son corps sur quelques mètres [...]. Je crois que je n'aurais pas bougé, que j'aurais fini par mourir aussi [...] s'ils n'étaient pas venus nous chercher. (189-191)

Soixante ans après, Raj, l'adulte, se recueille sur la tombe de David et accepte le fait qu'il est en partie responsable de la mort de David : « Pendant ces quelques jours passés ensemble, l'ai-je aidé à se retrouver ? Non [...] c'était de mon histoire dont il s'agissait [...] j'avais nourri tout seul l'idée de cette fugue et que je lui avais imposée. C'était mon bonheur qui était en jeu. J'espère qu'il me pardonnera cette indécence » (162- 163). Raj, l'adulte reconnaît quand même que sa rencontre avec David lui a donné la force de choisir de mener une vie d'honnête homme.

Mais qui était ce petit David, au juste ? C'était un enfant de dix ans qui avait perdu toute sa famille dans la tourmente de la Shoah (l'anéantissement des Juifs par gazage massif), dans une Europe submergée par le chaos engendré par la Deuxième

Guerre mondiale. Si le roman raconte surtout les derniers mois de ce petit garçon juif et s'attarde sur l'amitié qui a lié les deux garçons, l'espace d'une tragédie, il fait aussi référence, de manière détournée et indirecte, à cette tranche de l'histoire honteuse, à savoir, l'anéantissement des Juifs d'Europe centrale et d'Europe de l'Est. Il puise aussi dans les failles d'une autre histoire qui a été largement cachée et dissimulée et que beaucoup ne connaissent même pas, c'est-à-dire l'internement des réfugiés juifs à la Prison de Beau-Bassin à l'Ile Maurice durant cette période de guerre. Mais tout en mettant l'aspect historique au deuxième plan, on constate que l'auteure y fait référence par le truchement d'images et de symboles très puissants, telle que celle de la fumée qui s'enfuit de l'usine de la canne à sucre à Mapou :

Sa cheminée crachait, plusieurs mois par an, une vapeur épaisse qui se mouvait au-dessus de nous avec lenteur et volupté. J'aimais la fumée blanche, pulpeuse, avec ses bords arrondis comme dessiné par une main aimante [...]. Je pensais au nuage de vapeur au-dessus du champ vert ondulant, à ce parfum liquoreux qui se dégageait des cannes coupées quand venait la récolte et que dans l'air flottaient les pollens des fleurs. (21, 115)

Il est légitime de postuler que cette image renvoie aux fours crématoires qui servaient à brûler les cadavres des détenus morts dans les camps de concentration construits par les Nazis. La fumée qui s'échappait par la cheminée des crématoires est maintenant devenue le symbole par excellence de ces camps. Or, Raj, enfant, ne sait rien des Juifs que les Nazis exterminaient dans ces camps en Europe ; il ne sait rien de ces fours ni de leur fumée. Ce n'est que bien plus tard que Raj commence à comprendre qui étaient ces « méchants, ces marrons, et ces voleurs » et qui était ce petit David : « je voudrais le mettre, enfin, lui, au centre de cette histoire, qu'il soit un individu, qu'il ait la place de dire son chagrin, sa douleur » (171).

Or, comment expliquer la présence de ces Juifs tchèques, allemands et autrichiens à la prison de Beau-Bassin à l'Ile Maurice située si loin des tourmentes de la guerre qui sévissait en Europe ? Pour répondre à cette question il faut premièrement reprendre les propos de l'auteure qui nous en donne un indice, et ensuite remonter à la fin des années 30 en Europe. Comme le signale Appanah, peu de documents sont conservés aux Archives, que ce soit à l'Ile Maurice ou au Colonial Office en Angleterre. D'ailleurs, s'ils existent au Foreign Office, ils sont classés. L'auteure s'est donc basée sur un journal écrit

par une réfugiée qui raconte son départ de Bratislava². Ce récit se concentre sur le voyage en bateau, sur cette douleur de ne pas savoir ce qui se passe et de devoir remettre son destin entre les mains du Colonial Office. Sur Maurice elle n'a rédigé qu'une dizaine de pages : « Et là, je me suis dit, c'est à moi de construire la suite, d'essayer de l'imaginer » (« Propos de Nathacha Appanah » recueillis sur *Le Blog de Benissa*). Or, Appanah trouvait indécent de sa part d'écrire ce roman avec la voix de David. C'est pourquoi elle a voulu que ce soit Raj qui raconte l'histoire, que tout soit vu par le regard de Raj et jamais par celui de David.

Il faut aussi remonter à la fin des années 30 en Europe, lorsque la vie devenait insupportable pour les Juifs d'Allemagne et de l'Europe centrale. Les lois de Nuremberg de 1935 faisaient d'eux des citoyens de second rang, et à partir de 1937, ils ont été exclus de la fonction publique. La vente forcée de leurs biens a réduit plusieurs d'entre eux à la misère, tandis que des vagues de violences étaient déclenchées contre les synagogues et les commerces juifs. Les Nazis commençaient aussi à mettre en œuvre leur plan de déportation et d'expulsions massives des Juifs. Le 30 janvier 1939, Hitler prophétisait « l'anéantissement de la race juive en Europe » et dès décembre 1939, le premier ghetto juif a été créé à Łódź en Pologne. Plusieurs Juifs ont voulu fuir leur pays d'origine et se rendre à Haïfa en Palestine alors sous mandat du Royaume Uni. Certains d'entre eux ont pu se procurer des visas et affréter des bateaux pour les transporter jusqu'à Haïfa, apportant des capitaux et achetant de plus en plus de terres arabes. En 1936, la Société des Nations³ avait envisagé de partager la Palestine en deux : un état juif et un état arabe. Choqués par cette déclaration, les Palestiniens ont commencé à développer une conscience nationale et se sont révoltés. En mars 1939, l'Angleterre publie le troisième *Livre Blanc* de Malcolm MacDonald qui limitait l'immigration juive en Palestine à 75 000 personnes sur une durée de cinq ans, afin que la population juive ne dépasse pas le tiers de la population arabe de la Palestine. Cette limitation de l'immigration juive sur le territoire palestinien faisait aussi suite aux tensions internationales grandissantes ; on avait peur que les Palestiniens ne s'allient aux Turcs qui étaient alors les alliés des Allemands, donc des Nazis.

Cette mesure arrivait au moment où il s'agissait d'une question de vie ou de mort en Allemagne et dans d'autres pays d'Europe centrale et de l'Est pour les Juifs. Mais

alors que fallait-il faire de ces immigrants clandestins qui arrivaient encore à Haïfa sans permis de résidence ? L'autorité britannique ne pouvait pas les renvoyer en Europe de l'Est où ils seraient envoyés dans les camps de concentration et exterminés. Les Britanniques ne voulaient, non plus, offrir l'hospitalité aux victimes du nazisme. Aussi les responsables des affaires étrangères ont-ils décidé secrètement de les déporter à l'Ile Maurice, alors colonie britannique. Les passagers clandestins ont été transférés au camp d'*Atlit* près de Haïfa en attendant qu'on trouve des bateaux pour les conduire ailleurs. D'après l'un des seuls documents qui font cas de cette situation historique peu connue⁴, le 9 décembre 1940, a eu lieu l'embarquement de 1532 réfugiés tchèques, allemands et autrichiens sur le bateau *Atlantic*. Les conditions de vie étaient précaires car les réfugiés manquaient de tout ; la nourriture était à peine suffisante ; les plus chanceux des passagers ont pu se procurer une couchette qu'ils partageaient avec deux ou trois autres personnes. Plusieurs autres réfugiés dormaient sur le plancher ou sous les tables et obstruaient souvent le passage. D'autres encore étaient hébergés dans des cabines au fond des cales et n'avaient pas le droit de monter sur le pont. Il était très difficile d'accéder aux quelques toilettes.

Lorsqu'on a enfin annoncé officiellement aux passagers qu'ils se rendaient à l'Ile Maurice, plusieurs réfugiés ont commencé à voir l'avenir avec optimisme et ont pensé pouvoir se refaire une nouvelle vie dans ce pays. Le 27 décembre, le bateau a accosté à Port-Louis, capitale de l'Ile Maurice. L'arrivée de ces réfugiés était attendue et beaucoup d'habitants de Port-Louis s'étaient déplacés pour les voir. Les habitants étaient bienveillants ; les policiers mauriciens étaient sympathiques ; la nature était magnifique, tout leur souriait. Ils étaient donc optimistes jusqu'au moment où ils sont arrivés à Beau Bassin et ont vu l'inscription « *His Majesty's Prison* » sur la porte de leur nouvel hébergement.

Le *Colonial Office* avait décidé que ces « boat people » ne seraient pas considérés comme des réfugiés, ni comme des prisonniers, mais plutôt comme des détenus, car il fallait punir les candidats à l'immigration clandestine. Aussi, loin d'offrir l'hospitalité aux victimes du nazisme, les responsables anglais des affaires étrangères avaient-ils réussi à mettre les réfugiés en prison. Les femmes et les enfants étaient logés dans un bâtiment en tôle ondulée, construit à la hâte, et dormaient dans des dortoirs de quinze à

vingt lits. Les maris logeaient dans un bâtiment ancien. Cependant les portes des cellules n'étaient jamais fermées, le régime du camp n'était pas trop brutal et ne ressemblaient nullement aux camps de concentration des Nazis. Le pire des aspects demeurait le fait qu'il ne leur serait jamais autorisé à regagner la Palestine.

Encore une fois, selon les faits mentionnés dans le document que nous avons cité, les autorités militaires anglaises se méfiaient de ces Juifs tchèques, allemands et autrichiens, car ils pensaient qu'il y avait sûrement parmi les détenus des agents nazis. Il paraît, néanmoins, que les Mauriciens les ont accueillis avec sympathie et compassion, même si les Anglais avaient interdit tout contact entre les détenus et les Mauriciens sous peine de deux ans de prison. En même temps, les journaux mauriciens cachaient l'aspect punitif de la détention à la population, ainsi que les aspects politiques de la déportation, car on était en période de guerre et les détenus provenaient de pays ennemis. Or, grâce au personnel local qui travaillait à l'intérieur des murs, une certaine communication a pu avoir lieu entre eux et les Mauriciens. Etant donné que beaucoup de réfugiés n'avaient pas eu le temps de faire leurs valises, plusieurs d'entre eux manquaient de tout, mais suite à des collectes auprès des Mauriciens, plusieurs vêtements ont pu être distribués aux plus démunis. Voilà pourquoi, d'après le récit de Raj l'enfant, les détenus portaient des vêtements chiffonnés, sales et trop grands pour eux. Pendant toute cette période au Parlement de l'Ile Maurice, les socialistes préconisaient la générosité envers les détenus. Finalement, c'est le point de vue humanitaire qui l'a emporté sur le point de vue sécuritaire.

Au fil du temps, le régime s'adoucissait à l'intérieur de la prison : les autorités ont construit deux synagogues, une école et une bibliothèque ; elles ont aussi autorisé la création d'une troupe théâtrale, d'équipes de football et de volleyball. Elles ont aussi autorisé les visites conjugales, aussi bien que des sorties en groupe hors de la prison. A la fin de la guerre, lorsque l'autorité britannique a pu enfin rendre la liberté aux détenus juifs, plusieurs d'entre eux voulaient regagner la Palestine, l'Autriche ou la Tchécoslovaquie. Le 25 août 1945, le bateau *Franconia* a ramené plusieurs d'entre eux à Haïfa mais ils ont laissé à l'Ile Maurice un cimetière où sont enterrés quelques détenus morts dans l'île, affaiblis par des séjours dans des centres de détention en Europe, par l'effroyable voyage en mer et par les épreuves subies en prison à Beau-Bassin.

La réalité historique nous informe que sur les 1 532 réfugiés juifs internés sur l’île Maurice en décembre 1940, 212 d’entre eux ont rejoint différentes unités de combat, tandis que soixante enfants sont nés dans la prison de Beau-Bassin durant cette période. Le 26 août 1945, 1 320 personnes ont obtenu la permission d’émigrer en Palestine. Par contre, cent vingt-huit détenus sont morts durant leur internement à la prison de Beau-Bassin et ont été enterrés au cimetière de Saint-Martin : David est de ceux-là. Aujourd’hui ce cimetière, plus que jamais, symbolise les liens entre Maurice et Israël. En fait, de temps en temps, des anciens détenus, leurs enfants ou leurs petits-enfants viennent se recueillir sur les tombes. C’est leur visite qui a inspiré Nathacha Appanah à écrire son roman *Le Dernier frère*.

Bibliographie

Andrianjafitrimo, Valérie Magdelaine. « On n’entend pas toutes les voix en même temps dans la même histoire, ou la déconstruction des illusions nationales dans deux romans mauriciens francophones ».

http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=comm&comm_id=33 (consulté le 15 octobre 2011)

Anderson, Tepper. “Nathacha Appanah’s ‘The Last Brother’”.

<http://wordswithoutborders.org/book-review/nathacha-appanahs-the-last-brother/> (consulté le 15 octobre 2011).

Appanah, Nathacha. *Le Dernier frère*. Paris : L’Olivier, 2007.

---. « *Propos sur Le Blog de Benissa* » URL : <http://benissa.over-blog.com/article-un-voyage-un-livre-la-realite-37383501.html> (consulté le 22 octobre 2011).

Bachelard, Gaston. *L’eau et les rêves : essai sur l’imagination de la matière*. Paris : Corti, 1942.

---. *L’air et les songes : essai sur l’imagination du mouvement*. Paris : Corti, 1943.

---. *La terre et les rêveries de la volonté : essai sur l’imagination des forces*. Paris : Corti, 1948.

---. *La terre et les rêveries du repos : essai sur les images de l’intimité*. Paris : Corti, 1948.

Bierman, John. *Odyssey – The Last Great Escape From Nazi-Dominated Europe-The Story of Those Jews Who Gambled Their Lives For Freedom...And Won*. New York : Simon and Schuster, 1984.

Corbin, H. *L'Archange empourpré*. Paris : Fayard, 1976.

---. *Avicenna and the Visionary Recital*. Irving : Spring, 1980.

Encyclopaedia of world Mythology. Londres : Octopus, 1975.

Ernst, C.W. « The Symbolism of Birds and Flight in the writings of Rûzbihân Baqli ». *The Heritage of Sufism, Vol. II: The Legacy of medieval Persian Sufism (1150-1500)*. Dir. L. Lewisohn. Oxford : Oneworld, 1999 : 353-366.

Fanon, Frantz. *Les Damnés de la Terre*. Paris : Maspero, 1961.

Feld, Eva. « *The Story of the S/S Patria* ».

<http://www.jewishmag.com/46mag/patria/patria.htm> (consulté le 12 février 2012)

Ghomshei, H.M.E. « Poetics and Aesthetics in the Persian Sufi Literary tradition ». *Sufi : A Journal of Sufism* 28 (Hiver 1995) : 21-27.

Ofer, Dalia. *Escaping the Holocaust – Illegal Immigration to the Land Of Israel, 1939-1944*. New York, Oxford : Oxford UP, 1990.

Sander-Steckl, Ruth. *A bientôt en Eretz Israël : l'odyssée des réfugiés de l'Atlantic (décembre 1939-avril 1942)*. Tr. de l'allemand par Sonia Combe. Ed. Michel Daëron. Paris : Michel, 2002.

« Une Ile lointaine » *Jewish Traces : Archives et histoires de la Shoah*
<http://jewisstraces.org/une-ile-lointaine/> (consulté le 23 octobre 2011).

Notes

¹ L'Association Culture et Bibliothèques Pour Tous a créé en 1980 le Prix National des Bibliothécaires devenu aujourd'hui « Prix Culture et Bibliothèques Pour Tous ». Les bibliothécaires du réseau en constituent le jury. Une sélection de quatre romans d'auteurs français ou francophones, parus au cours de l'année, est établie par un comité de sélection. Ces ouvrages sont proposés au vote de tous les bibliothécaires du réseau. Culture et Bibliothèques Pour Tous est une association (Loi 1901) qui a pour but d'assurer un service culturel et social d'intérêt général par l'établissement de bibliothèques, vidéothèques, sonothèques et ludothèques. Ses membres sont bénévoles.

² Voir *A bientôt en Eretz Israël : l'odyssée des réfugiés de l'Atlantic* de Ruth Sander-Steckl.

³ La Société des Nations (SDN) était une organisation internationale dans le but de conserver la paix en Europe après la Première Guerre mondiale. La Société des Nations est donc intimement liée au règlement d'une paix. Basée à Genève, dans le Palais Wilson puis le Palais des Nations, elle est remplacée en 1945 par l'Organisation des Nations unies.

⁴ Voir « Une île lointaine » *Jewish Traces : Archives et histoires de la Shoah*.